

Chapitre X

LA LITTERATURE

Le simple titre de ce chapitre étonnera peut-être quelques lecteurs qui, non seulement n'ont jamais vu de livre kurde, mais se demandent même s'il en existe. Inutile de dire qu'ils sont dans l'erreur. C'est vrai que d'aucuns sont même allés jusqu'à affirmer que la langue kurde n'existait pas, que les Kurdes parlaient une espèce de patois où près de la moitié des mots sont turcs, le reste du vocabulaire étant emprunté à l'arabe, au persan ou aux autres langues de la région, comme l'arménien ou le chaldéen. C'est là pure fantaisie, on s'en doute. La langue kurde existe bel et bien en effet et a été très étudiée depuis plus d'un siècle par des savants qui en ont reconnu l'originalité. Qu'il nous suffise de citer les plus récents: E.N. McCarus, aux U.S.A., en 1958, D.N. Mackenzie, à Oxford, en 1961 et 1962, et en U.R.S.S., I. Tsukerman, en 1964 et K. Kurdo, en 1961. Ce dernier a publié également à Moscou en 1957, un Dictionnaire kurdo-russe de 30.000 mots!

Disons donc d'abord quelques mots sur la langue kurde avant de nous étendre sur la littérature orale ou folklorique, puis sur la littérature écrite ou savante.

1. La langue kurde.

Les Kurdes parlent un langage indo-européen, apparenté au persan moderne, mais avec lequel on ne saurait le confondre, tant pour le vocabulaire, l'articulation et la syntaxe. Deux dialectes dominant: le *kurmançî* du nord et de l'ouest, parlé par les Kurdes de Turquie, de Syrie, des pays soviétiques et du nord de l'Irak; et le *kurmançî* du sud, appelé encore *soranî*, utilisé par les Kurdes d'Iran et ceux de l'Irak de l'est. Dans ce pays intermédiaire, c'est le cours du grand Zab qui délimite les deux parlers. Certains Kurdes, dont les Zaza, parlent un dialecte spécial, le *goranî*. Chacun de ces dialectes d'ailleurs comporte une infinité de variantes si, comme on a pu le dire, chaque tribu ou chaque vallée a ses caractéristiques particulières. Le phénomène se retrouve chez tous les peuples montagnards. En tout cas, il n'a rien

pour étonner. Les Arabes du Moghreb se font difficilement comprendre des Arabes irakiens, et les Egyptiens n'entendent pas toujours très bien les Libanais et vice-versa, lorsqu'ils utilisent leurs dialectes nationaux. Le vocabulaire kurde est iranien dans son fonds, mais la langue arabe l'a influencé, tout comme elle a influencé le persan et le turc, dans le domaine religieux surtout, puisque tous ces peuples sont musulmans, pour qui la langue du Coran est indispensable.

A l'origine, comme les Persans et les Turcs encore, les Kurdes ont utilisé les caractères arabes pour transcrire leur langage. Mais ces caractères, parfaitement adaptés à une langue sémitique, le sont beaucoup moins pour les autres parlers musulmans qui, d'une part, ne possèdent pas les emphatiques arabes, mais bien certaines labiales inconnues des Arabes. Aussi les Persans ont-ils ajouté à l'alphabet arabe de nouveaux caractères pour certains phonèmes, J ou V par exemple, qui n'existent pas dans la langue du Prophète. La non-transcription des voyelles est une autre difficulté de la graphie arabe. Aussi certains Kurdes d'Irak en particulier ont ajouté quelques signes, comme l'avaient fait les Turcs autrefois, mais la lecture n'en reste pas moins compliquée. C'est pourquoi des intellectuels kurdes, et tout spécialement les Emir Bedir-Khan, n'ont pas hésité à imiter Mustafa Kémal Atatürk, le Père des Turcs, qui a eu le génie de latiniser l'écriture de la langue de son peuple. Ils ont donc latinisé eux aussi l'alphabet kurde, avec un seul signe pour un son déterminé, et un seul son aussi ne pouvant être transcrit que par un seul signe. On a ainsi un alphabet phonétique simplifié, satisfaisant et qui a fait ses preuves depuis plus de quarante ans. Il a maintenant force de loi, peut-on dire, chez les Kurdes de Syrie-Liban et de Turquie.

Vingt-six caractères suffisent désormais à écrire la langue kurde.:
Cinq pour les voyelles: A E I O U , deux pour les semi-consonnes Y W, et dix-neuf pour les consonnes: B C D F G H J K L M N P Q R S T V X Z . Trois lettres voyelles sont surmontées d'un accent circonflexe: ê î û , Deux lettres consonnes sont pourvues d'une cédille:

Ç Ş et deux autres sont surmontées d'un tréma: H X. Ces lettres ont, en gros, la même prononciation qu'en français, sauf les voyelles: A = A long, E = A très bref, I = E muet, U = OU. Quant aux consonnes, G et S sont toujours durs, comme dans gâteau et saucisse, C = DJ, Ç = TCH, Ş = CH; X = KH arabe, X = ghain arabe. C'est dans cet alphabet que nous avons transcrit les mots kurdes de cet ouvrage.

Les Kurdes d'Arménie soviétique ont publié leurs oeuvres d'abord en caractères latins, avec certaines modifications de lettres. Un peu avant la seconde guerre mondiale, ils ont adopté l'alphabet cyrillique avec quelques adaptations. Mais de toute façon, cette transcription est plus facile et plus claire que la transcription arabe qu'ont gardée en général les Kurdes d'Irak. Il est à souhaiter que tous les Kurdes finissent par s'entendre pour l'adoption des caractères latins qui facilitera l'étude de la lecture et de l'écriture aux jeunes enfants. Cette réforme favorisera aussi automatiquement l'unification de la langue et sans doute aussi des pensées.

2. La littérature orale ou populaire.

Comme chez tous les peuples dont l'instruction scolaire est encore peu développée, la littérature orale des Kurdes est surabondante et très riche. On a même pu parler de l'hypertrophie de son folklore (O. Viltchevsky). Et de fait, nous nous trouvons en face d'une masse de documents qui ont été recueillis d'abord et publiés par des étrangers: Jaba, Lerch, Prym et Socin, Makas, Mann, Hadank, Nikitine, Lescot, Mackenzie, etc. Certains de ces textes sont relativement anciens et remonteraient au XVe ou au XVIe siècle. Des Kurdes eux-mêmes, surtout chez les Soviétiques et depuis une trentaine d'années, se sont mis à l'oeuvre à leur tour et ont recueilli, auprès d'anciens à la mémoire fidèle ou de conteurs et de chanteurs professionnels, des chansons et des légendes populaires. Hadji Djindi, Amin Avdal et Djasim Djalil ont fait du bon travail en ce domaine.

Cette richesse folklorique se retrouve d'abord dans des proverbes, des dictons populaires et des énigmes ou devinettes ; dans des chansons et des contes ; enfin en de nombreuses légendes épiques.

Les *proverbes* kurdes sont extrêmement nombreux et souvent pittoresques. Nous avons déjà eu l'occasion d'en citer tout au long de ce travail. Le Kurde, en effet, aime émailler sa conversation de sentences rimées et rythmées qui dénotent un réel sens d'observation. Spectacle de la nature, activités quotidiennes, surtout attitudes des animaux domestiques qu'il élève ou des bêtes sauvages qu'il chasse, tout lui suggère des comparaisons qui piquent la curiosité et constituent un savoureux abrégé de sagesse pratique.

Il n'y a ni hautes montagnes sans neige, ni vallées profondes sans eau.

Les rochers les plus lourds n'exercent de pression que sur place.
Lorsque l'eau se trouve à l'étroit, elle fait du bruit.

Poule affamée rêve de maïs.

Poule qui boit regarde vers Dieu.

La poule a regardé l'outarde, elle s'est déchiré le derrière!

L'ami de la pie a toujours le bec dans la crotte.

Marmite brisée par la maîtresse ne fait pas de bruit.

Qui s'assied près du forgeron s'expose à recevoir des étincelles.

Les *dictons* populaires se rapportent aux différentes saisons :

En été

Les oiseaux crient: Meydan ! (-Arène)

Finis les jours de Ramadan!

Au mois de mai,

Le vigneron est dans les transes et l'inquiétude.

En automne, vite enferme-toi.

Au printemps, sors vite dehors.

Averse d'avril,

Trésor du Khorasan..

Enfin les Kurdes aiment se proposer des *énigmes* et *devinettes*, toujours rimées, par exemple : Un bonnet pointu, plein de petits poux ? —La figue. L'âne a braït, le crottin a volé ?—La balle de fusil.

Que dire des *chansons* ? Nous les avons déjà signalées au chapitre VI. Elles sont réellement infinies en nombre et en catégories. A la campagne, à la maison, au travail, partout, retentit le chant du laboureur, de la laitière, du moucre, de la maman. Chants d'amour ou chants de guerre, plaintes ou chansons de danse ne quittent pour ainsi dire pas les lèvres du berger ou de la ménagère. Un excellent kurdisant, R. Lescot, décrit parfaitement bien la chanson d'automne ou *pehîzok*. « A première vue, le *pehîzok* ne diffère pas sensiblement des autres compositions d'inspiration amoureuse : les thèmes développés (passion malheureuse, séparation, rendez-vous nocturnes) sont identiques, ainsi que la forme adoptée (dialogue entre les deux amants). C'est le cadre naturel dans lequel il se situe qui lui donne une tonalité particulière. Chaque strophe débute par un bref rappel du paysage d'automne dont la mélancolie inspire au poète de sombres réflexions. Le brouillard voilé des montagnes, les torrents grossis par les premières pluies roulent leurs eaux tumultueuses, la neige couvre déjà les plus hauts sommets. L'hiver approche et les tentes nomades quittent les pâturages d'été pour regagner la plaine. Jusque là groupées dans les campements de l'alpe, elles vont s'égailler dans le bas-pays. Finie l'insouciance des beaux jours ; finies aussi les amourettes à peine ébauchées, c'est le moment des adieux et l'on regrette les aveux que l'on n'a osé faire ».

Voici une chansonnette que j'ai recueillie, il y a trente ans, et où intervient une *Meyramok* ou *Mariette*, qui ne manque pas d'esprit et sait répondre aux audacieux. Comme souvent dans les chansons kurdes, c'est un dialogue entre la Belle et un orfèvre à qui elle demande de lui ciseler une fleur d'or, comme les femmes kurdes s'en mettent dans la narine gauche.

—Holà! Maître Hanna, fais-moi une fleur d'or,
Mais ne la tords pas avec les pinces,
Ne la pose pas sur l'enclume,
Ne la frappe pas avec le marteau,
Et, par le pouvoir de Dieu, tu n'auras pas à t'en repentir!

—Je te ferai ta fleur d'or,
Sans la tordre avec les pinces,
Sans la poser sur l'enclume,
Sans la frapper avec le marteau,
Et, par le pouvoir de Dieu, je n'aurai pas à m'en repentir,
Si tu me donnes une paire de baisers!

—Soit, estime mes baisers pour rien, si tu me donnes en échange:
Sept troupeaux de brebis,
Sept troupeaux de chèvres au poil frisé,
Sept lopins de terre,
Sept moulins,
Sept pressoirs que font tourner les ânes,
Sept tasses de lait d'oiseau....
C'est bon marché, c'est pour rien...

Le folklore kurde n'est pas moins riche en *contes*, *çîrok*, qu'en chansons. Les enfants aiment les histoires. Les peuples à l'instruction rudimentaire sont souvent restés des enfants par l'imagination, et rien ne leur plaît davantage qu'un joli conte qui leur fait oublier les soucis du pain quotidien.

On nous donne ainsi des *contes merveilleux* où nous sont expliquées des curiosités de la nature ou la genèse de monuments extraordinaires. Je pourrais donc citer l'histoire de ce prince de Bahdinan qui fit emmurer Dalalé, sa fille chérie, dans la construction du pont de Zakhô, qu'on n'arrivait pas à faire tenir debout à moins d'y sacrifier un être vivant; ou bien la légende de Bingol-aux-mille-lacs, où il fut impossible de

retrouver la source de la vie éternelle. R. Lescot a publié ainsi en 1940 toute une série de contes, pleins de péripéties de tous genres, comme le conte de la courge, Keçelok ou le teigneux, Silêmanê Zindî, Herzem-aux-longues-oreilles, Beyrim-le-pèlerin.

Les Kurdes racontent aussi des histoires, simplement pour le plaisir de raconter. Ce sont des *contes anecdotiques*. Mais le Kurde ne manque pas d'humour. Il en a même beaucoup et tous les voyageurs qui ont visité le Kurdistan en portent témoignage. Humoristes, les Kurdes vont donc exercer leur esprit critique en des *contes satiriques* sur leurs propres travers et sur les défauts de ceux avec qui ils vivent ou avec qui ils entretiennent des relations plus ou moins intimes. Comme on peut s'y attendre, les membres du clergé, les cheikhs et les mollahs, sont une cible toute trouvée. Les critiques sont parfois sévères, plus souvent la pointe reste familière. Instinctivement on pense aux fables du Moyen-Age. La verve satirique s'exerce très facilement aussi sur les chefs et les membres des tribus voisines. Un peu, comme dans tous les pays du monde, chaque ville ou village a une certaine réputation plus ou moins méritée. Ainsi au Kurdistan, certaines tribus passent pour vaillantes et courageuses, tandis que d'autres essuieront les moqueries des voisins qui se rapporteront des histoires dont l'authenticité laisse parfois un peu à désirer, mais qu'importe si les rieurs sont du bon côté.

Mais il est un genre où les Kurdes excellent, ce sont les *contes d'animaux*. Toutes les bêtes de la création y apparaissent, c'est une véritable arche de Noë en pleine activité, où le Serpent conserve quelque chose du méchant rôle que Satan lui a fait jouer au Paradis terrestre. Le Lion et l'Ours, ainsi que le Loup, montrent leurs qualités et défauts classiques de force, d'orgueil, de lâcheté ou de ruse. On pourrait faire toute une anthologie rien qu'avec les contes qui mettent en scène le Renard. On le voit aux prises avec le Loup ou le Lion, le Coq ou l'Ane, le Hibou ou le Hérisson, la Grue ou la Souris, la Tortue ou le Serpent, et toujours cet animal rusé s'efforce de tromper autrui. Il

n'y réussit pas toujours, ou du moins les événements ne tournent pas toujours conformément à ses désirs et à ses stratagèmes. Assez souvent, lorsqu'il s'agit d'animaux, le Sage Roi Salomon, intervient et les interroge sur leurs faits et gestes. Les oiseaux aussi servent de modèles et, si l'on veut connaître ses vrais amis, ceux qui restent toujours fidèles, ce n'est ni au Sansonnet, ni à la Cigogne, ni à la Grue, ni même à la Perdrix, mais à la Pie qu'il faut songer, elle qui n'est pas saisonnière et ne nous fuit pas aux mauvais jours. De tous ces récits se dégage souvent et délicatement une morale à la manière du bon La Fontaine.

Jusqu'ici nous n'avons signalé que les *genres mineurs*, si j'ose m'exprimer ainsi : les chansonnettes qui ne comptent que quelques couplets et que tout le monde chante et les historiettes, assez courtes, sauf celles éditées par R. Lescot, qui ne demandent pas beaucoup de mémoire. Mais la littérature populaire kurde a un domaine beaucoup plus vaste. Il s'agira sans doute encore de chanter l'amour et de raconter des histoires, mais la réalité des faits va venir en aide à l'imagination ; les récits de combats de tribus vont être mis en chansons ; des épopées vont se former où se mêlera la légende. Les grandes légendes et épopées kurdes sont chantées ou récitées par des troubadours de profession, dont le nombre malheureusement diminue de jour en jour. Ce sont les *çîrokbêj*, narrateurs et les *denbêj* ou *stranwan*, troubadours et chansonniers. Dans les narrations en prose et en vers, le chansonnier commence à raconter l'histoire et, lorsqu'il fait parler ses personnages, il le fait en vers et en chantant. Quand il y a plusieurs chanteurs, l'un d'eux se charge de la narration et les autres prennent le rôle des personnages de l'histoire et chantent tour à tour. Les contes, *çîrok*, et légendes, *çîrcîrok*, sont généralement en prose, prose rimée, et par endroits versifiée. La prose rimée est chantée sur une mélodie légère. Dans les morceaux de ce genre, le *dengbêj* commence par une rime qu'il garde jusqu'au prochain arrêt. Chaque fois que la voix s'arrête, l'arrêt rime avec l'arrêt précédent et le chanteur continue (C. Bedir-Khan). Il y avait autrefois de véritables écoles de chant et de formation de troubadours, encouragées par des aghas et des chefs de tribus compréhensifs. Mais la vie a bien changé

maintenant et les vrais troubadours sont en voie de disparaître.

Bien des textes ont été publiés. Ils sont une source inépuisable de renseignements sur l'histoire anecdotique des tribus, les moeurs et coutumes kurdes anciennes. Qu'il s'agisse de pratiques rituelles, de croyances ou de superstitions, de formules de serment, de nomenclature d'armes ou d'instruments d'autrefois, nous sommes abondamment servis. Les proverbes y foisonnent aussi, qui illustrent les situations les plus variées. B. Nikitine fait la même constatation : « Scènes de chasse et de combats, imprécations amoureuses ; incompatibilité de tempérament entre le montagnard et l'habitant de la plaine ; superstitions ; descriptions de paysages (crues des torrents, orages) ; notes curieuses de panthéisme (prières adressées aux oiseaux, au cheval ou à la neige), on y rencontre une grande variété de motifs qui méritent chacun notre intérêt et fournissent matière à réflexion ». Il y a là certes un véritable trésor bien fait pour nous introduire dans l'âme du peuple kurde.

Il n'est pas question naturellement de citer toutes les légendes publiées. Bornons-nous aux plus célèbres. Ces légendes, souvent très longues, peuvent se classer en plusieurs catégories.

D'abord des *légendes à fond merveilleux*. Au coeur de sa misère quotidienne, le malheureux voudrait réaliser ses rêves de gueux : manger à sa faim, échanger ses haillons et sa bicoque ouverte à tous vents, réussir en ses projets, épouser la femme de son choix, avoir des beaux enfants. Hélas ! la réalité est cruelle et il doit se contenter du récit de la félicité de ses héros qui, grâce à la générosité de quelque fée bienfaisante, voient se combler leurs vœux. Et alors ce sont des repas magnifiques en des jardins de paradis, des vêtements de soie et des bijoux précieux, des palais regorgeant d'or et de richesses, les chants, les amours et les ris avec la plus jolie fille du monde, une fois surmontés les obstacles, mis par la fatalité ou de méchantes gens, sur la voie de leur bonheur. Voilà réalisées en quelques mots toutes nos légendes merveilleuses. Et l'on peut sur ce thème imaginer des variations à l'infini.

Et nous avons alors la légende si populaire *Memozin*, dont la version folklorique *Memê Alan* remonte peut-être au XIV ou au XV^e siècle; Sevahadjé, la chanson de Hozbek, etc.

Puis il y a les *légendes à forme purement idyllique*. Le Kurde qui s'intéresse aux contes de fées, aux richesses acquises de façon miraculeuse, au bonheur qui n'est pas de la terre, se passionne aussi pour des récits moins merveilleux dans leurs péripéties, mais qui expriment mieux ses sentiments humains d'amour fidèle, d'honneur sans défaillance, de courage à toute épreuve, bref il goûte énormément ces idylles amoureuses où la poésie ne manque pas d'ailleurs. Aussi écoute-t-il avec passion le récit des amours de Zélikha et de Fatoul, de Leyla et de Mejnoun, de Siyabend et de Khatché, de Khourshid et de Khawer, de Chirin et de Khosrew, de Chirin et de Ferhad, de Fakhr et de Sittiyé, de Manidja et de Bijan. On retrouve d'ailleurs ces mêmes histoires dans le folklore persan, turc ou arménien.

En fin signalons les *épopées à trame historique*. Sentimental à ses heures, le Kurde est aussi et non moins foncièrement un batailleur. La tête farcie des aventures glorieuses des héros de l'Histoire iranienne qu'il adopte, il prend aujourd'hui encore plaisir au récit des beaux gestes guerriers. Chaque razzia trouvait autrefois son chancre, chaque combat entre tribus était célébré par un *dengbêj*. Si les hauts faits d'un Cheikh Mahmoud ou de Mollah Moustafa n'ont guère inspiré de véritables bardes (citons pourtant la toute récente: Guerre de la liberté, *Şerê Azadî*, publiée en 1964, à Beyrouth), les Kurdes ont toujours la ressource de se rabattre sur les épopées anciennes. Celle de Dimdim est une des plus célèbres, qui chante le siège de cette citadelle soutenu par les Kurdes, en 1608, contre les troupes du Chah Abbas Ier. Koroglu est aussi un héros légendaire, défenseur du pauvre. Julindi est ce roi mythique qui fit alliance avec le Diable pour repousser les envahisseurs musulmans au VII^e siècle. Rustem a maintes aventures avec Zoraw, Cihangir ou Zerdeheng. A une époque plus récente on raconte les hauts faits de Nadir et Topal, des Douze Cavaliers de Mériwan, d'Abd al-

Rehman Baban, d'Ezdînşer Bedir Khan. La liste est longue de ces légendes-épopées historico-légendaires qui mettent en scène des personnages historiques : Califes, Sultans, Rois, Chahs, mais dont les aventures sont purement légendaires et où le merveilleux tient souvent une large place. D.N. Mackenzie nous en a fourni tout récemment un bon stock, sous une forme vraiment populaire et très intéressant par l'apport sociologique qu'il contient. Les Kurdes soviétiques exploitent systématiquement ce filon des anciennes épopées, en les remaniant à l'occasion pour les maintenir dans la ligne. De telles études n'ont guère d'incidences sociales ou politiques au pays de l'Internationale, mais sont peut-être insuffisantes à renouveler et à enrichir les lettres kurdes.

Le développement de l'instruction et de la lecture doit nécessairement faire reculer la littérature orale, qui sera revue, corrigée et perdra en fraîcheur et en naturel ce qu'elle gagnera en style, plus correct mais moins vivant souvent. La radio, qui désormais se répand, grâce aux transistors, jusque dans les moindres villages, fait disparaître aussi la nécessité et l'utilité du troubadour. C'est là un phénomène de progrès qu'on ne peut empêcher et qu'il serait vain de regretter.

3. Littérature écrite ou savante.

- Des origines à la première guerre mondiale.

L'abondance de la littérature orale ne doit pas nous faire perdre de vue la richesse de la littérature écrite, qui ne nous a été révélée que depuis cent ans à peine, grâce aux travaux du Polonais A. Jaba, consul russe à Erzeroum. Depuis, les recherches ont continué et nos connaissances se sont étendues et approfondies. On m'a signalé tout récemment l'existence d'un thèse importante sur ce sujet à Moscou, mais en attendant sa parution l'ouvrage le plus complet actuellement est *l'Histoire de la littérature kurde* de Aladin Sadjadé, parue en kurde à Bagdad en 1953. C'est un gros volume de 634 pages où l'auteur, après une introduction sur le Kurdistan et les Kurdes, rappelle les étapes et

les formes de la littérature kurde et nous donne ensuite de substantielles notices sur vingt-quatre poètes, suivies d'une gerbe de 212 autres auteurs, tous poètes défunts d'Irak ou d'Iran. Il ne nous parle pas des prosateurs, réservant cette étude à un travail postérieur. On se doute bien que je n'ai pas l'intention de transcrire cette litanie! Mais je n'étonnerai personne en disant que dans cette foule d'hommes de lettres, les hommes de religion occupent une large place. C'est normal et un fait bien connu que, depuis l'Antiquité et dans tous les pays, religion, science et poésie allaient de pair chez les «clercs». Ainsi donc, bien que leur caractère religieux ne soit pas toujours signalé dans cette longue liste, on y relève cependant le nom de 50 mollahs, 31 cheikhs, 5 mewlana, 4 feqî. Mais on y rencontre aussi 9 khans, 3 émirs et 11 begs, ainsi que le nom de 5 femmes.

Les origines de la littérature kurde restent obscures et incertaines. En effet, ses historiens ne sont pas toujours d'accord sur la date à attribuer à certains poètes. Dans l'ensemble, les auteurs kurdes ont tendance à les faire remonter haut dans le passé, ce qui n'est pas toujours prouvé. De même en est-il de l'attribution de quelques poèmes. Ainsi par exemple, d'après Socin, l'épopée de Dimdim serait due à Mela Ehmed de Baté (1417-1495), ce qui est impossible puisque l'événement n'eut lieu qu'en 1608. De même Feqiyê Teyran ne peut avoir vécu de 1307 à 1375, puisqu'il a composé une Elégie sur la mort de son maître Melayé Cizrî, mort en 1481. D'autre part, j'ai bien des difficultés à admettre que Elî Termûkî, le Ronsard kurde, soit du XI^e siècle. Il est d'ailleurs ignoré de beaucoup d'historiens, et ceux qui en parlent ne font que se répéter. Seule une étude sérieuse de son vocabulaire et de son style permettrait de trancher la question. Mais ses oeuvres originales auraient été détruites lors des bombardements de Berlin. Et puis certains éditeurs kurdes n'hésitent pas à rajeunir les textes des auteurs anciens, pour les rendre plus compréhensibles aux lecteurs modernes, mais par le fait même, ils nous interdisent toute étude critique. Bien que les Quatrains mystiques de Baba Tahir de Hamadan (935-1010) soient écrits en un langage assez mélangé et archaïque, les

Kurdes le considèrent comme appartenant à leur littérature, un peu comme les Chansons de Gestes font aussi partie de la littérature française. Mais il y faut une réelle préparation pour pouvoir les lire avec profit. Ce qu'il y a de certain, c'est que quelques poètes gorani, comme cheikh Ehmed Tekhti (vers 1640) et cheikh Mistefa Besarani (1641-1702) et d'autres encore se rattachent à son école.

Quoi qu'il en soit, l'âge classique de la littérature kurde commence au XVe siècle, avec toute une pléiade d'excellent poètes. A leur tête, les dépassant nettement, Cheikh Ehmed Nishani, plus connu sous le nom de Mollah de Djézireh (1407-1481), dont le *Divan* mystique, assez difficile à comprendre pour un profane, reprend les thèmes du soufisme persan. A sa suite et à son école, Mela Ehmed de Baté, déjà nommé, célèbre par son *Mewlûd* souvent réédité, Elî Herîrî (1426-1495) et Mîr Mihemed de Muqs ou Feqiyê Teyran, connu pour son Histoire du Cheikh de Sinna et son Histoire du Coursier Noir.

Après une éclipse de plus d'un siècle, un astre nouveau brilla dans le ciel de la littérature kurde: Ehmed Khani (1650-1706), originaire de Hakkari. Il est l'auteur de ce qu'on peut bien appeler l'épopée nationale kurde, *Memozin*, où il reprend le thème de Memê Alan et le recompose suivant les règles littéraires classiques et en l'islamisant davantage. Son disciple, Ismaïl de Beyazid (1654-1709), outre de nombreux *ghazel*, a composé un lexique kurde-arabe-persan en vers et intitulé la Roseraie, *Gulzar*. Siyapoush est le pseudonyme d'un autre poète son contemporain.

Le XVIIe siècle n'est pas spécialement brillant. On peut signaler cependant au Hakkari Chérif Khan de Djulamerg (1688-1748), Mourad de Beyazid (1736-1778), et le Mollah d'Erwas qui, en 1790, a composé un ouvrage de médecine, peut-être unique en son genre en langue kurde. A la même époque, c'est une poésie religieuse surtout qui s'épanouit en gorani, avec Khana-é Qubadi (1700-1750) et son *Selewat-name*, et le poète lyrique Mahzûnî (1783).

Avec le XIX^e siècle et jusqu'à la première guerre mondiale, les poètes vont abonder. Un double courant se manifeste. Le courant religieux et mystique d'abord qui continue la tradition avec de nombreux cheikhs et mollahs, désireux de faire passer leur enseignement mystique dans les vers de leur *Diwan*, non sans répétitions et imitations du reste. L'influence des poètes classiques persans y est manifeste. Tels sont donc Mawlana Khalid (1777-1821), qui introduisit la confrérie des Naqshbendi au Kurdistan, Cheikh Marûf Nûrî (1755-1837) avec vingt volumes d'oeuvres religieuses, Mollah Khalil de Seert (vers 1830), Mollah Yehya Mizûrî, conseiller de Mir Kor de Rowanduz (1826-1839). Nûredîn Birifkî (mort en 1846), Evderehman Akhtepî (1884), qui imite Khani et fait l'éloge du Prophète et du Kurdistan. Et tout un groupe de cheikhs de Sulaimani: Salem (1845-1909) qui se lamente sur les misères de la vie de ce bas-monde, le naqshbendi Mahwî (1830-1904) qui expose les théories soufies, imité en cela par Herîq ou Mollah Salih (1851-1904). En Iran, les poètes sont extrêmement féconds, comme Seyi Yaqo (1808-1881) avec ses 20.000 vers; polyglottes, comme Fatah Jibarû (1806-1876) qui compose en quatre langues: kurde, arabe, turc et persan; originaux, comme Mollah Rehim Tewagozî, dit Mewlewî (1806-1882) qui introduisit des idées nouvelles et, le premier, composa des strophes à rimes croisées. Signalons enfin les *defter* et *kelem* des mystiques Ahl-é Haqq: Teymour Quli, mort en 1852, et son successeur Teyfour, ainsi que Derwish Newrûz, vers 1875. On doit à Mollah Welaw Khan (vers 1876-1885) une Epopée kurde de Leyla et Mejnoun, et à Ehmed Beg Komasi (1795-1876) une émouvante élégie sur la mort de sa femme.

Un second courant se fait jour au XIX^e siècle. Le lyrisme s'épanouit et le patriotisme commence à s'éveiller pour de bon. Signalons brièvement Chah Pirto de Hakkari (1810); Mohamed Agha Djaff, à la même époque, connu pour son Elégie de l'Amour et de l'Amitié; Kurdi (Mistefa Sahibqiran) (1809-1849); Salim (Ebdirehman Sahibqiran) (1800-1866); Mifti Zehawi (1792-1890) qui fut un maître pour beaucoup; Wafa'î (Mirza Rahim) (1836-1892); le délicat Edeb (Evdelah Beg

Misbah) (1859-1912), sont bien connus pour leurs poèmes lyriques, mystiques et patriotiques. Nali (Mela Khizir) de Chahrizor (1797-1855) exalte sa Patrie le Kurdistan, et l'agnostique Hadji Qadir Koyî (1815-1892) est plein des réactions que les progrès de la science lui suggéraient contre l'assoupissement intellectuel des mollahs et des cheikhs et du peu d'efficiace de ces derniers pour la vie moderne. Il leur reproche leur égoïsme, leur paresse intellectuelle qui font obstacle à la libération de la pensée. Ses poèmes patriotiques enthousiasment encore les jeunes, et son esprit influence encore beaucoup de poètes d'aujourd'hui, malgré ou à cause de sa philosophie matérialiste. Il faut sans doute mettre à part Cheikh Riza Talabani (1835-1910). Personnage curieux, plus ou moins agnostique et pourtant fanatique. Il avait l'art d'improviser, non seulement en kurde, mais aussi bien en turc et en persan. Ses petites pièces satiriques ne manquent pas de saveur. Il est souvent profond et même moralisateur, mais il tombe parfois dans la grossièreté et le cynisme. Et cependant, aujourd'hui encore, il est un des poètes kurdes les plus populaires d'Irak.

- L'ère nouvelle: De 1920 à nos jours.

La fin de la première guerre mondiale qui a provoqué tant de changements dans le Proche et le Moyen-Orient par la formation de jeunes États issus de l'Empire Ottoman disloqué, n'a pas manqué d'avoir sa répercussion sur les lettres kurdes. Alors qu'auparavant Constantinople était un centre où bien des intellectuels kurdes, et non des moindres, aimaient à se réunir et y publier leurs œuvres, désormais c'est l'Irak surtout, avec sa capitale Bagdad, qui deviendra un foyer important, mais non unique, de littérature kurde.

Mais l'essor de la littérature kurde n'a pu se produire que grâce aux efforts, souvent très désintéressés, de ceux qui ont édité des revues kurdes, où étaient publiées les œuvres des anciens poètes, et où les jeunes ont pu manifester leurs talents. A la fin des hostilités, la presse et les revues kurdes ont donc pu se développer à l'aise en Irak, avec

pour centres Baghdad, puis surtout Sulaimani, foyer du nationalisme, et aussi Rowanduz et Erbil. Il est bien inutile de donner la liste complète de ces journaux et revues, puisque aussi bien ils n'eurent souvent qu'une existence éphémère. Mais on ne peut passer sous silence, à cause précisément de leur valeur littéraire ou sociale, l'hebdomadaire *fin* de Sulaimanî, qui paraît toujours depuis 1924; à Baghdad, *Gelawêj* (Sirius), de 1939 à 1949; *Hetaw* à Erbil, depuis 1954. A Erivan, en Arménie soviétique, *Reya Taze*, depuis 1929. En Iran, *Kurdistan*, 1959-1963. Les frères Bedir-Khan ont publié à Damas: *Hawar*, 1932-1935 et 1941-1943 (57 nos), *Ronahî*, 1942-1945 (28 nos); à Beyrouth, *Roja nû*, 1943-1946 (73 nos). Le Parti Démocratique kurde publie en Irak *Khabat*, depuis 1958, avec une périodicité irrégulière.

Actuellement, la littérature kurde ne peut vivre librement qu'en Irak et en U.R.S.S. Voyons un peu où elle en est.

1) La prose.

Elle fut longtemps la parente pauvre et ne s'est développée qu'après la première guerre; grâce aux contacts avec les littératures étrangères. De là sont nées de nombreuses *traductions* en langue kurde, permettant ainsi au vocabulaire de se renouveler, se moderniser et s'enrichir. Ainsi ont été mis à la disposition de lecteurs kurdes des récits de voyages d'étrangers au Kurdistan: Rich, Millingen, Hobbard, Lord Curzon, Freya Stark, etc., des articles scientifiques et sociaux, surtout médicaux, et aussi des pages connues de la littérature universelle. Chez les Soviets, les traductions du russe ou de l'arménien se bornent souvent à quelques extraits plus ou moins importants, même quand il s'agit de K. Marx, Lénine ou Staline. On a ainsi quelques pages de Pouchkine, Lermontov, Tolstoï, Gorki ou Toumanian, Abovian et d'autres auteurs russes ou soviétiques de diverses nationalités. Au Liban, quelques pages seulement aussi de V. Hugo, Daudet, Lamennais. En Irak; bien des textes sont traduits de l'arabe ou de l'anglais; mais les traducteurs ont eu plus de courage et de compétence et ne se sont pas toujours contentés de quelques courts

extraits. En effet, ils n'ont pas hésité à traduire en entier, par exemple, la Tempête de Shakespeare, Zadig de Voltaire, Le manteau de Gorki, la vie de Saladin de Jorjis Zeydan. Cela est évidemment plus intéressant et plus formateur.

Mais il est un domaine où les Kurdes se sont toujours trouvés à l'aise, c'est l'*Histoire*. Sans doute, ces anciens historiens kurdes Ibn Athir de Djézireh (1160-1234), Ibn Khallikan d'Irbil (1209-1282), et Abou l-Fida, de la famille de Saladin (1273-1331), ont-ils écrit en arabe leurs ouvrages d'histoire générale. C'est en persan, d'autre part, que Cheref Khan de Bitlis a composé son *Şerefname* (1596) ou Histoire des Kurdes. Cet ouvrage fondamental n'a été traduit en arabe que tout récemment, à Bagdad, en 1953, par M.J.B. Rojbeyani et au Caire, en 1958-1962, par M. Eli Ewni (1892-1951). Ce dernier a également traduit en arabe d'autres ouvrages historiques kurdes. Cet héritage de la science historique n'a pas été abandonné par les Kurdes. Bornons-nous à citer trois auteurs irakiens, dont les importants travaux ont bien mis en lumière l'histoire des Kurdes et du Kurdistan: Huseyn Huzni Mukriani (1886-1947), M. Emin Zeki (1880-1948) et Refiq Hilmi (+ 1961) qui a raconté les révoltes de Cheikh Mahmoud. Le Dr. Nûri Dersimi et le colonel A. Yamulki ont écrit, en turc, l'histoire de Dersim (1952) et celle des révoltes kurdes (1957). De leur côté, c'est en arabe, que les Kurdes M. Brifkani (1953), M. Ciyawok (1954) et Hasan Mustafa (1963) ont écrit les mouvements des Barzani. En Iran, les historiens kurdes: Rachid Yasimi (1940), Ihsan Nuri (1955) et Moh. Makhdukh Kordestani, ont composé en persan leurs travaux historiques qui n'ont été que tout récemment (1959-1962), traduits les deux premiers en kurde, par le Dr. A. Moftizadé, et le troisième, partiellement, en arabe, par Moh. Fida (1958). Par contre, c'est en arménien cette fois que N. Mahmoudov a publié à Erivan en 1959, son livre sur le peuple kurde. Signalons aussi les études, en français, religieuses et sociologiques, du Kurde Moh. Mokri sur les Ahl-é Haqq.

Quelques Kurdes ont effectué des *voyages* en plein coeur du Kurdistan. Ils en ont publié le récit, Eli Seydo, en arabe, en 1939, et E.

Sadjadé, en kurde, en 1956. Mais c'est en kurde et en vers, que Goran a composé le récit de son voyage en Hewraman (1933).

En Arménie soviétique seulement, deux écrivains, avec naturellement des arrières-pensées de propagande, ont écrit leur *autobiographie*, qui, pour autant, ne manque ni de pittoresque ni de fraîcheur. Ainsi Ereb Chamo, *Le Berger kurde* (1935), repris en accentuant la note communiste, en 1958, sous le titre *Berbang*, l'Aube. Il a écrit aussi *La vie heureuse* (1959) qui n'a commencé que sous les Soviets. Wazir Nadir, mort en 1947, a de même composé *La misère instruit*. Mais c'est en arménien, malheureusement, que E. Avdal nous a fait connaître les Moeurs et coutumes des Kurdes de Transcaucasie (1957).

La *critique littéraire* touche de près à l'histoire des lettres. Ce ne sont souvent que de simples articles ou notices, mais de valeur qu'ont écrits Celadet Bedir Khan (1893-1951), Yûnis Ra'uf (1917-1943) et Jemil Bendi Rojbeyani, qui s'est intéressé surtout aux poètes et écrivains Zengene, Kalhur et des tribus avoisinantes. M. Khaznadar a préfacé plusieurs recueils de poésies et publié une étude sur la poésie kurde. En Arménie soviétique, deux jeunes critiques commencent à se manifester : Emerik Serdar et Ordikhan Jelil. Mais il convient de donner la palme en ce domaine à l'écrivain kurde irakien, Aladin Sedjadé, dont nous avons déjà cité l'*Histoire de la Littérature kurde* (1952), véritable monument de science et de culture. Certes l'ouvrage n'est ni sans défauts ni sans inexactitudes, mais il a montré la voie et constitue une masse de renseignements. Voici la méthode d'exposition de l'auteur. Il commence par faire en prose rimée un éloge du poète étudié. Puis il nous donne un aperçu de sa biographie, discutant les questions de dates et apportant les éclaircissements de temps et de lieux. Il cite alors largement des extraits des oeuvres, surtout de celles qui sont encore inédites, et il en donne un commentaire, qui est parfois une véritable traduction si le dialecte employé n'est pas d'usage courant en Irak, le le gorani par exemple. Il termine enfin en indiquant, si elles existent, les différentes éditions des oeuvres présentées.

Arrivons maintenant aux véritables ouvrages littéraires en prose que sont les *Récits, contes et nouvelles*. Ils sont extrêmement nombreux et la plupart ont été édités dans les différentes revues, où les jeunes talents ont pu se faire connaître. D'ailleurs la nouvelle et le conte sont tout à fait dans les cordes des écrivains kurdes qui souvent y excellent. Il ne s'agit pas de dresser un palmarès et bien des noms me sont à moi-même inconnus. Voici pourtant, chez les Kurdes d'Irak, M.M. Emin, M.T. Urdi, K.A. Baban, J.A. Nebez, qui est aussi un excellent traducteur. Je connais un peu mieux les anciens collaborateurs des revues kurdes parues au Levant : M. E. Boti, qui a de jolis contes d'animaux d'où la leçon n'est pas absente ; Qedri Djan, dont les sujets permettent d'ouvrir l'esprit de ses lecteurs à des idées nouvelles ; le Dr. Nuredin Usif Zaza, qui fit une thèse de doctorat à Lausanne sur le personnalisme de Mounier et dont les nouvelles ont toujours une saveur patriotique. Une mention spéciale doit être faite d'Osman Sebri, qui a écrit quelques articles, plus ou moins historiques, sur Saladin et Napoléon, mais qui n'est jamais si bien à son aise que dans les récits d'aventure ou lorsqu'il parle des coutumes de ses compatriotes. Ses histoires de chasse sont pittoresques. Dans son style simple, direct, imagé, il fait revivre la scène devant nous. Je le considère comme un des meilleurs prosateurs actuels. Cegerxwin, que nous retrouverons comme poète a publié, en 1946, une longue nouvelle qui narre les aventures banales d'un jeune couple, Jim et Gulperi, et qu'il a eu le tort de considérer comme un roman. En Arménie soviétique, on n'est pas très riche en prosateurs, et c'est bien regrettable. Citons pourtant. H. Djindi avec le *Nouveau matin* (1947) et *Histoires du peuple kurde* (1959), Ali Eyderehman avec *Dame Khaté* (1959) et peut-être *Le réveil* (1960). Signalons, comme unique en son genre jusque maintenant, le *Fil des perles* de E. Sedjadé, auteur véritablement fécond, qui nous donne là en trois volumes (1957-1958) des *Essais*, composés de récits littéraires, contes, historiettes, où se mêlent philosophie, croyances, Histoire, etc.

De tout ce qui précède, une constatation s'impose : la non-existence, dans la littérature kurde, du véritable *roman*, malgré quelques

esquisses insignifiantes. Remarquons par la même occasion que le *théâtre* non plus n'existe pas. Il y a bien eu quelques essais en style de patronage, mais cela ne va pas loin. Et pourtant les sujets de romans ou de pièces ne manqueraient pas, qui pourraient être empruntés, soit à l'histoire du peuple kurde, à ses légendes et épopées, soit à la critique de coutumes anciennes, comme les droits féodaux ou la dot, par exemple, soit aussi, et à plus forte raison, aux cas de conscience sentimentaux ou autres, qui peuvent naître des nouvelles situations psychologiques ou sociales. Mais cette transposition de faits réels ou légendaires et leur adaptation rationnelle dans le domaine de la création artistique imaginaire exigent de l'auteur plus d'efforts, de psychologie, d'art et de technique, que la simple mise en vers de quelques quatrains. Et c'est ce qui fait défaut jusqu'à présent. Mais on a pu faire les mêmes remarques à propos du théâtre chez les Arabes.

2) La poésie.

Ce serait une erreur de croire, parce que les prosateurs ont envahi le champ des lettres kurdes, que la poésie soit en passe de disparaître. Loin de là. Et si les cheikhs continuent à rimer leurs poèmes mystiques, des instituteurs ont pris la relève avec d'autres préoccupations et pensées. Durant la période qui va de 1920 à 1939, en Irak tout spécialement on a édité les oeuvres des poètes du XIX^e siècle qui étaient, pour la plupart, restées manuscrites. Ainsi on a publié Mehwi (1922), Nali, Kurdi et Hadji Qadir Koyi (1931), Salim (1933), Talabani (1935), Edeb (1936 et 1938), Heriq et Mewlewi (1938 et 1940). On aura remarqué que les poètes kurdes affectionnent les pseudonymes plus ou moins expressifs. A la même époque, des anthologies de poètes anciens voyaient aussi le jour, grâce à Emin Feyzi (1920), Eli Kemal Bapir (1938), Mela Ebdilkerim (1938), Refiq Hilmi (1941, 1956).

Mais en fait, comme tout le reste, la poésie kurde aussi évolue. M.A. Khaznedar nous a donné, en 1962, une excellente étude où il insiste sur le rythme et la rime, et compare la poésie ancienne ou clas-

sique, qui suit les règles compliquées de la poésie savante arabe et persane, et la poésie moderne, où il y a beaucoup plus de liberté, tant dans la métrique et la strophique que dans les rimes. Les jeunes adoptent de préférence cette mode nouvelle.

Quoi qu'il en soit, si les oeuvres entièrement mystiques se font plus rares, elles ne disparaissent pas pour autant, et Kake Heme Nari (1874-1944) chante encore l'amour de Dieu et de la solitude. D'ailleurs les poètes, qu'ils soient d'Irak, de Syrie ou du pays des Soviets, ne sont point monocordes ; mais, à leurs heures, se montreront en leurs vers, tantôt lyriques, tantôt engagés, tantôt patriotes. Il n'est donc pas facile de les classer.

J'ai parlé tout à l'heure d'instituteurs. Beaucoup publieront des *oeuvres didactiques*. presque toujours sous forme de fables d'animaux. C'est ce qu'a fait Osman Sebri, en Syrie (qui n'était pas instituteur), et surtout la nouvelle vague des jeunes poètes soviétiques : Ordikhan Jelil, Dj. Assad, Karlène Tchatchani. Ils écrivent pour leurs élèves et la note moralisante apparaît nettement. Ce n'est pas toujours de la grande poésie, s'il y a souvent de la simplicité et de la fraîcheur.

Les vrais poètes nous offrent leurs *oeuvres lyriques* et chantent l'amour et la famille, la nature et ses beautés, les travaux et les jours. En Irak, vient en tête Piremerd, le vieillard, Hadji Tewfiq (1867-1950), qui s'ingénie à faire passer, dans le coeur et l'esprit des jeunes, son amour pour les beautés du pays kurde et de son histoire. Evdalah Mihemed, dit Ziwer (1875-1948), s'intéresse aussi aux jeunes, et sa sensibilité s'émeut et nous émeut, quand il célèbre le charme de la nature et du sol natal. Le satisfait Qani' ou Mihemed cheikh Edvel Qadir, né en 1900, décrit les divers aspects enchanteurs de la Patrie, au long de petits fascicules dont le titre seul embaume déjà les esprits et les coeurs : La Roseraie de Meriwan (1951), Le Jardin du Kurdistan (1953), Les Quatre Jardins de Penjwin (1953), Les Pics d'Hewreman

(1954), *La Plaine de Germiyan* (1955), .C'est un tout autre personnage que Bêkes, l'Abandonné, Faiq Evdalah (1905-1948), homme tourmenté et malheureux, qui ne vivait que pour la poésie, comme Verlaine, et, malgré ses misères physiques et morales, ne cessait d'exhorter les jeunes à lutter pour la justice, la bonté et la Patrie. Quelques poètes plus jeunes marchent avec enthousiasme sur les traces de leurs anciens. Ainsi Chakir Fatah, Neriman (Mistefa Seyid Ehmed), né à Kufri en 1924, Resul Bizar Gerdi, né en 1926, et Kameran.

En Arménie soviétique, il existe une bonne équipe qui s'est fait la main en recueillant les légendes anciennes et en écrivant pour les écoliers, avant de se lancer dans des oeuvres plus personnelles. H. Djindi, en 1906, Emin Avdal, né en 1910, ont été instituteurs eux aussi et leurs poèmes conservent toujours quelque chose de scolaire. Mikaïl Rechid me paraît un peu plus jeune; sa poésie: *Mon Coeur* (1960) est assez délicate; en effet, ses vers dénotent une facture assez variée et ses gentils triolets sont remplis de sensibilité. Mais dans l'ensemble ses poèmes sont plus ou moins orientés. L'idéal communiste les imprègne. Mais il n'en est pas moins excellent poète, tout comme Djasim Jelil, né en 1908. Il est l'éditeur officiel des Almanachs ou Anthologies des écrivains kurdes soviétiques, où naturellement ses propres compositions poétiques trouvent aussi leur place. Il a en outre plus d'un recueil de vers à son actif: *Alagöz* (1954), *Mes jours* (1960). A ce propos, il est assez curieux de comparer les différentes éditions, à cause des retouches opérées. Vingt fois sur le métier il remet son ouvrage. Bon signe de sa conscience professionnelle. Ces deux derniers volumes, bien que la facture et la métrique ne soient pas toujours parfaites, s'efforcent pourtant de sortir des poncifs, pour exprimer les sentiments du poète avec émotion et naturel. Ainsi cette déclaration d'une fiancée:

Je suis une rose sauvage, mon bourgeon est encore clos;
 Le soleil et la rosée jettent sur moi leur clarté.
 Si tu ne me touches pas,
 Je ne m'épanouirai pas;

Si tu ne me touche pas,
 Je n'embaumerai pas.
 Je suis une rose sauvage, je suis une rose des montagnes
 Loin de toi!

L'amour s'épanouit avec des caresses:
 Ramollis la terre de mes racines avec l'amour.
 Si tu ne me touches,
 Je ne m'épanouirai pas,
 Si tu ne me touches pas,
 Je n'embaumerai pas.
 Je suis une rose sauvage, je suis une rose des montagnes
 Loin de toi !

O jardinier diligent, friand de la rose,
 Viens, cueille-moi, emmène-moi par dessus la montagne..(Refrain)

Si tu es courageux, si tu viens m'emmener,
 Je t'égaierai comme une nouvelle mariée.... (Refrain).

L'émir Kamiran Bedir-Khan, outre ses travaux linguistiques et ses occupations politiques, a cultivé aussi—et délicatement—la poésie. Il a publié plusieurs recueils : *Le coeur de mes enfants* (1932), à l'usage des écoliers, *La Neige de la Lumière* (1935), qui a été traduit en français et en allemand, *Les Quatrains de Kheyyam* (1938), qui ne manquent pas d'humour. Ces vers lyriques qui parlent d'amour, le font avec beaucoup de délicatesse dans les sentiments, d'originalité dans les images et de bonheur dans l'expression.

Mais à côté de ces poèmes où le lyrisme est de règle, il ne faut pas s'étonner de rencontrer des *oeuvres à tendances sociales «engagées»*. De tout temps d'ailleurs, le poète a été le vrai Prophète qui prêche les renouvellements, critique les abus du passé et entrevoit les félicités de l'avenir. Les thèmes qui reviendront souvent chez les soviétiques rap-

pellent qu'il faut d'abord libérer la femme, mettre une trêve aussi à l'exploitation des féodaux et travailler aussi à l'effacement des croyances et pratiques religieuses. On ne trouve chez eux aucun recueil de poésie, où l'auteur n'insiste plus ou moins fortement sur ces différents sujets. Etar Charo, dans ses quatrains, traite presque exclusivement de la situation ancienne des Kurdes : ignorance, misère, oppression, et revient maintes fois sur la dot, signe d'esclavage qu'il faut supprimer. C'est un refrain qui revient également chez d'autres poètes, ce qui laisserait supposer que l'habitude est difficile à déraciner. Usiv Beko, dans son poème Sihid, expose la situation d'abaissement social d'éternelle victime qu'est le pauvre sans défense, en face de la rapacité du riche et du commerçant. H. Djindi propose la lutte des classes, contre l'injustice des féodaux qui n'a pas de limites et finit par provoquer de vives réactions de la part des opprimés. C'est le thème de son long poème Golizer. Mais l'amour finit par l'emporter sur l'exploitation féodale, les vengeances de clans, les vulgaires questions de dot, grâce à la guerre nationale, la guerre libératrice, comme le chante Wezir Nadir, dans les aventures pathétiques de Nado et Gulizer. En Irak, Goran (Evdalah Suleyman) (1904-1962) renouvelle le genre de la poésie. Il était partisan et artisan des vers libres, comme il l'était aussi de la liberté des idées et de la vie. Il préconise lui aussi les réformes sociales de structure, qui seules permettront au peuple kurde de s'épanouir pleinement. Ces thèses lui valurent de connaître les prisons de Bagdad. C'est là d'ailleurs qu'il composa son : 14 juillet en prison écrit au bruit des manifestations populaires de cette journée historique, qui devait, en principe, inaugurer une ère nouvelle pour les Kurdes. Cegerxwin, Cheikhmous Hesen, né en 1903, chef de file des poètes en kurmandji du nord, a les mêmes idées que Goran, mais il les pousse à l'extrême. Il croit et déclare dans son recueil : La Révolution de la Liberté (1954), que le salut ne peut venir que du Nord, à savoir des Soviets. Il goûta lui aussi les souffrances des géôles syriennes.

Faut-il parler de *poèmes patriotiques* ? Certes, car ils sont innombrables. Mais c'est un genre épineux, où il est souvent plus facile d'im-

ter les vers de mirilidon de Déroulède que les strophes enflammées de Victor Hugo. Cette poésie de l'amour de la Patrie, du culte du Kurdistan, possède ses lettres de noblesse depuis très longtemps, depuis Ehmed Khani lui-même. Le style s'en est maintenu dans les vers enthousiastes de Nali et de Hadji Qadir Koyi. L'Irak a conservé la tradition avec Mollah Hemdi Sahibqiran (1876-1936) et Ehmed Mukhtar (1897-1935) à la prosodie classique. Et tous les jeunes leur ont emboité le pas. A l'époque de la République indépendante de Mahabad (1946), deux jeunes poètes se sont fait remarquer par leur flamme patriotique: M. Heymen et surtout Evidrehman Hejar, né en 1920. Mais peut-être faut-il attribuer la palme en ce domaine à Cegerxwin lui-même, dans son premier *Diwan* (1945), où passe un véritable souffle poétique. On y sent vibrer un patriotisme ardent. Ce mollah défroqué est hanté par la pensée de sa Patrie absente qu'il s'agit de retrouver et, dans ses vers, souvent classiques et parfois d'aspect plus moderne, il s'ingénie à forger les armes nécessaires pour cela: dévouement des chefs à la cause nationale, union de tous malgré les divergences de tribus ou de religions, et surtout instruction des filles aussi bien que des garçons, pour sortir de l'ignorance et de la misère. Nous avons vu plus haut que, par la suite, Cegerxwin a dépassé le stade du pur idéal nationaliste et patriote pour réclamer avant tout des réformes sociales qui, sous sa plume, auront souvent une saveur marxiste, bien qu'en fait ce poète chaleureux ne connaisse personnellement rien ou bien peu du véritable communisme. Une propagande bien faite aveugle parfois les plus intelligents.

En tout cas, par ses nouvelles tendances, Cegerxwin se rapproche des poètes kurdes soviétiques, qu'il n'a vraisemblablement pas lus. Car son étonnement, comme le nôtre, serait très grand. Certes ces hommes d'au-delà du rideau de fer vont nous parler de la Patrie. Mais il s'agit alors, ou bien de l'Arménie, ce qui est bien étrange pour un Kurde malgré tout, ou bien de la Grande Patrie des Soviets. C'est le thème favori de Qatchar Mirad (1958), par exemple, qui chante la Patrie Rouge et dont les fêtes nationales sont celles du 1er Mai et des journées

d'Octobre. Ce même leitmotiv revient, dans tous les recueils de poèmes édités à Erivan sans exception. Ils en forment l'introduction obligée. Cela en devient vite fastidieux, d'autant que les auteurs retombent presque obligatoirement dans les répétitions, et risquent à tout coup de choir dans le pompiérisme; sans compter qu'il faut parfois faire machine arrière. Ont disparu de la circulation ces poèmes, aussi sincères qu'imprudents, où le nom de Staline rimait si bien avec celui de Lénine. Des pages ont été arrachées des anthologies, mais le socialisme continue sa marche en avant. Les hommes, mêmes les idoles, passent, le Parti demeure.... Par contre, le mot Kurdistan, au sens de Patrie des Kurdes, n'apparaît nulle part. Je ne l'ai pas rencontré une seule fois, après avoir lu des milliers et des milliers de vers. Le patriotisme des Kurdes soviétiques, c'est l'Internationale. Ce n'est pas là que peut s'abreuver le véritable nationalisme kurde. Ce n'est pas sur ce sol qu'ont pu germer et où l'on peut chanter ces vers d'un poète inconnu:

Mourir pour toi, Kurdistan, rien n'est plus beau.
Etre maître chez soi et fièrement chanter en kurde,
Dans la flamme de nos armes célébrant la gloire
De notre race millénaire, de notre terre chérie.
Etre libre, aimer, croire et mourir.
Interroge cette fontaine, elle te dira
Que, dans son murmure, il y a mille soupirs,
Mille larmes, mille révoltes et mille espérances !